

Ian Soliane

LA BOUÉE

Roman



L'ARPEUTEUR

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Chez d'autres éditeurs

LA SAIGNE, La Musardine, 2000.

SOLANGE OU L'ÉCOLE DE L'OS, Leo Scheer, 2002.

LE CRAYON DE PAPA, Leo Scheer, 2004.

PATER LAÏUS, è@e, 2008.

J'AI EMPAILLÉ MICHAEL MYERS, La Chambre d'échos, 2009.

L'Arpenteur

Collection créée
par Gérard Bourgadier

dirigée par
Ludovic Escande

Ian Soliane

LA BOUÉE

roman

GALLIMARD | L'ARPEUTEUR

à Fabienne Maître

Il était du genre Céleste, avec une grande queue fourchue, ses couleurs étaient blanc, rouge et jaune mélangés, il avait bien plus grandi qu'il ne l'aurait fait dans un bocal : c'était le plus vieux poisson de l'aquarium. Un soir, le voyant flotter en surface, Jade le prit dans ses mains. Elle alla dans la cour, s'accroupit à un endroit où il y avait des fleurs, et creusa un trou. Elle mit le poisson dans le trou et le recouvrit de terre. À son retour, elle dut vite trouver des crayons pour dessiner tout ça. Jade dessinait particulièrement mal pour son âge, mais ce soir-là, elle fit un très beau poisson.

Je vois les ouïes bouger. Je dis à Delphine, les ouïes ont bougé. Elle me demande quelles ouïes, je dis les ouïes du poisson, elle demande quel poisson, je dis le poisson du dessin, elle dit tu as vu bouger les ouïes du poisson qui est sur le dessin accroché à la porte, je dis oui, elle dit viens te coucher.

Je nage sous une eau très sale. Il y a des dessins avec des inscriptions illisibles collés sur des pierres pleines de mousse. Je vois Jade descendre dans l'eau par un petit

escalator et mettre le pied sur une sorte de gros crabe. Je veux la prévenir, mais je suis coincé sous l'eau. Une femme la retient par le bras. Un homme se penche sur l'eau, avec un air fâché. Il serre la main de Jade en pointant l'eau du doigt et en disant il y a quelque chose là-dedans, je l'ai vu passer et ça nage.

Je peux marcher tranquillement au fond. Ou être assis sur le rebord en terre, je regarde le ciel et je m'interroge. Parfois j'ai un petit trou rond dans la joue par lequel on peut voir l'intérieur de ma bouche et j'essaie de me concentrer sur cette tâche : boucher le trou avec de la vase. Ou je suis avec d'autres personnes dans l'eau et lorsqu'on me demande comment s'appelle ce fleuve, je leur dis que je ne sais plus, que son nom a changé en dernière minute. Cette nuit je m'éveille en agitant les mains, mais sans convulsions, juste de la bave sur l'oreiller. Je sors marcher un peu. Je m'assieds sur les marches de la discothèque Le Memphis, à trois rues d'ici. Je rentre chez moi boire un thé et répondre à mes mails. Je tapote mon visage avec du monoï et puis j'appuie mon front contre le poisson, pas juste une ou deux fois par heure mais dix, quinze fois, au moment du passage obligatoire dans le couloir. Cette nuit je shoote dans la tête du chat, un chat, pas mon chat, peu importe, ce n'est plus mon chat à proprement parler, disons plutôt un chat, il ne fait que gratter, grattera plusieurs fois par jour pendant des semaines, à toute heure du jour et de la nuit, et je peux dire à la tête du chat, à la manière dont il gratte,

que cette porte nous rend dingues. Cette nuit Delphine caresse mon épaule et nous allons de l'autre côté de la porte disons le temps d'empiler trois cartons sur le lit bateau et je pense à ma phrase préférée de Jules Renard : « Il y a le peureux qui regarde sous son lit, et le peureux qui n'ose même pas regarder sous son lit. » Delphine déteste cette phrase. Cette nuit nous mangeons du pain grillé, côte à côte, dans le salon, sous la grande reproduction d'une Marilyn Monroe dorée de Warhol, sans autre bruit que les voix de la télé. Après quoi elle se lève pour baiser mon front et aller remplir sa poche. Depuis l'enterrement de Jade, Delphine refuse de faire l'amour, sans pour autant proposer d'alternative. Elle dort avec une poche d'eau chaude sur le ventre.

Six fois par mois en cercle, symbole de solidarité, sur des chaises pliantes, très proches les unes des autres. Nous sommes une quinzaine. Il faut imaginer le cercle, les chaises pliantes, la désolation extrême des murs. Ma voix porte bien. Mise en commun des vécus, du quotidien, et aussi des cauchemars. Et puis, un soir, n'ayant pas complètement dessoûlé, je comprends soudain que ce qui règne ici c'est la haine. Je suis désolé de le dire, il y a eu des comportements assez énervés dans cette pièce, avec un des participants crachant au visage d'un deuxième et plus tard on m'a dit, dans la confusion, que j'ai mordu la main d'un homme jusqu'au sang. Delphine souffre. Elle souffre parce que je suis violent. Elle dit, je ne supporte plus ça.

Mon amour, je t'ai appris à tenir une cuillère, à faire pipi sur le pot, à te laver les mains, à lacer tes chaussures, à ne jamais toucher le siège des toilettes publiques, à éviter à tout prix les portes de placards, les prises électriques, et le coca-cola. Le sucre, j'insistais beaucoup là-dessus. Mon amour, lorsque je faisais des bruits de moteur avec ma bouche et traçais des routes dans la purée avec mon doigt, tu trouvais

ça très drôle, tu riais de bon cœur, « papa », disais-tu, tes yeux se posaient sur moi, parfois nous sortions sur le balcon et regardions le ciel au télescope.

Je commence à main nue, assis dans la baignoire. Ensuite le gant de crin, afin d'augmenter la friction du gland. Je décharge dans ma main droite. Je déteste les voix aiguës. Chaque mercredi. Sous la verrière de la paroisse de Sainte-Odile. Delphine, deuxième rang, sur la gauche. Les choristes sont répartis suivant leur tessiture. C'est très aigu et c'est très beau. Je comprends vite que ce n'est pas à ma portée. Je ne sais pas si je me fais bien comprendre, si j'essayais de décrire l'expression de mon énergie sexuelle, le mot le plus adéquat serait peut-être « vomir ».

Mon amour, dans ta période imitation, tu adorais remplir des sacs avec des petites courses, les ranger, les ressortir, mettre le linge dans la machine, l'étendre sur le séchoir, passer le balai. Mon amour, après le bain, je t'enroulais dans Capt'n Sharky et te déposais sur le lit. Nous parlions à travers le mur de peluches que tu avais construit. « Chante, disais-tu, chante », je chantais, Dorothee l'araignée, cette araignée vêtue de gants de laine, qui n'existe que dans cette chanson, t'impressionnait beaucoup.

La fois où j'ai essayé de m'accroupir, une nuit, dans la litière du chat, Delphine s'est mise à me caresser, à me chuchoter des choses, à manipuler mon corps pour me faire sortir. Ma femme me témoigne une affection sincère. Je ne l'ai jamais battue comme certains hommes peuvent le faire, mais je la pousse violemment, l'attrape par les cheveux, envoie tout par terre.

« Psychologiquement perturbé » est l'expression qu'on emploie à mon sujet, pour bien expliquer que j'ai l'air de trouver naturel de plaquer le chat au sol et de le choper aux pattes et de le faire tourner, pas plus tard que ce matin, et hier encore, en ligne droite vers le mur. Quelque chose de très spécial se passe entre moi et ce chat.

Mon amour, dans le métro bondé, en clignant des yeux, tu plaquais tes mains sur les oreilles pour te protéger du bruit, quelquefois aussi en raison de ma grosse voix. Mon amour, nous jouions à Jacques-a-dit, à colin-maillard, au dompteur de puces, à jeter des trombones dans un pot de yaourt, à creuser un petit puits rectangulaire dans la purée pour y mettre du jus et à patouiller dans une bassine remplie de farine.

Un homme totalement chauve avec une barbichette en pointe. Nous échangeons des réflexions sur le dernier film de Meryl Streep pour lequel elle a touché cinq millions de dollars pour faire la morte en se roulant sur le dos et se tordre en simulant l'agonie. Je suis assis face à lui, jambes écartées, dans un fauteuil à roulettes dont je ne saurais dire grand-chose. Je parle d'une voix égale. Je ne cite aucun fait réel. Je sais parfaitement ce que je ne veux pas dire. Garder mes genoux écartés, c'est un combat permanent, ils ne doivent pas se toucher. Beaucoup de choses se passent dans les genoux. Avec d'infinies précautions, docteur C. aborde le sujet « genoux ». Je dis, je ne peux pas m'en souvenir. Il dit, il faut absolument vous en souvenir. Il affirme que j'ai un « problème d'alcool », ce que je reconnais.

La première fois, ça se passe sous un sapin couvert de fausse neige chez un fleuriste de la rue d'Aboukir. Tout en fixant l'enfant en souriant, je me mets à jouer avec mon couteau, faisant tourner la lame en l'air. Puis quand la mère revient de la caisse, je cesse mon manège. L'enfant, très embarrassé, n'ose rien dire.

Il dit, racontez-moi votre arbre de rêve. Je dis, je ne rêve jamais d'arbres. Il dit dessinez un arbre, n'importe lequel, comme vous voulez, mais pas un sapin. Je dis pourquoi pas un sapin. Il dit dessinez un arbre de rêve, un arbre qui n'est pas dans la réalité, dessinez-le comme vous voulez. C'est un enfant qui est dedans. Il ronge l'arbre avec ses dents car il veut sortir. Il va courir. L'arbre le retient. Il dit OK, maintenant dessinez un autre arbre, n'importe lequel, comme vous voulez, mais en fermant les yeux. Là il n'y a plus d'arbre, mais de grosses racines tordues et plongeantes terminées en pointes aiguës. Ça c'est très intéressant, dit docteur C., mais pourquoi mentir constamment ?

Delphine est enceinte. Elle porte un pull noir et a des araignées sur elle. Elles se confondent avec le pull. Delphine s'approche, se colle à moi. Elle dit elles vont te piquer avec un grand sourire aux lèvres. Deux ou trois araignées descendent sur moi, sur mes épaules, mon thorax, mon genou gauche. Je dois courir et me projeter contre un mur pour faire tomber les insectes, mais je ne peux bouger. Une de mes jambes est complètement embourbée, pourtant le sol

est sec. Delphine se dit que la meilleure façon de m'aider, c'est de trouver une scie et de couper cette jambe, de me laisser aller dans le mur, que je rebondirai par moi-même.

C'est lundi. Je tiens serré la main de Delphine. Ayant eu des brûlures au deuxième degré avec sa bouillotte, elle se tient le ventre. Il est rouge. La brûlure s'est faite au contact de la fonte du caoutchouc, sans fuite d'eau, qui était bouillante. Elle s'en est aperçue au réveil. De retour de la pharmacie, nous envisageons sérieusement de sauter, d'enjamber cette chose dégueulasse affalée en plein milieu du chemin. Couleur du sac de couchage étendu sur le trottoir devant la porte d'entrée : rouge fluo (avec de nombreux petits points blancs, des petits points déments en forme de pâquerettes). Hey! fait Delphine en poussant du pied le sac à forme humaine, et en réponse le sac tousse. Il est imprégné d'urine. En passant de biais, je respire par la bouche, à cause de l'urine.

Mon amour, le chat se couchait sur le sofa, tu mettais ta tête contre son ventre, tu disais : « Il a des dents aux pattes », tu disais : « Il a un collier comme maman. » Mon amour, photos à l'appui, je t'expliquais la vie des bêtes. Les abeilles faisaient de la confiture, nous habitons « troisième étagère à gauche », tu disais « le p'tit chien » pour « l'opticien » et si quelqu'un avait déjà marché sur la lune, ce n'était pas Armstrong, mais Pierrot et Colombine.

Le couteau avec lequel je joue est gris, léger, parfaitement équilibré, idéal pour tartiner. J'ai eu la chance de l'essayer plus d'une fois sur le chat. Je pose mon couteau à plat sur le crâne du chat et tente, en poussant sur le couteau, d'enfoncer le crâne. C'est très beau. Il y a ce

tableau, du peintre Ken Currie, intitulé *Three Oncologists* : l'un d'entre eux a du sang sur les mains, un autre porte des documents médicaux et le troisième tient un outil impossible à identifier, on ne voit pas l'outil, mais je devine qu'il n'y a pas d'outil plus tranchant. Je ne suis pas un homme brutal. Je n'ai jamais été cruel. C'est aussi pour ça que je pense que je ne suis pas malade, parce que je sais que dans mon état normal je ne ferais pas ça. Il faut que je fasse attention. Que j'arrête le jeu du couteau. C'est même capital. Il ne faut pas faire ça.

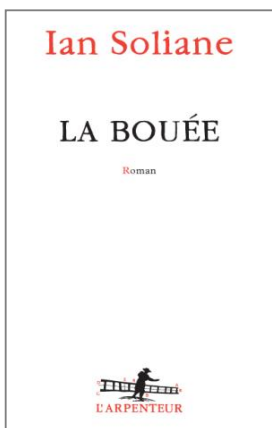
Mon amour, poux, rhumes, rubéole, otite, varicelle, bronchiolite, ce fut la plus fantastique époque de ma vie. Je te berçais deux heures durant dans les vapeurs d'eau chaude. Tu t'endormais ainsi, ton nez dans mon cou, je t'enlaçais longuement, je sentais ton nez dans mon cou.

J'ai dû avoir un vague pressentiment. J'ai couru pour attraper un bus. On n'a pas encore dîné. Delphine prend deux moitiés d'orange et m'en tend une et ce qui frappe l'homme soûl que je suis, c'est qu'elle est très calme, et je ne suis pas sûr de vouloir savoir pourquoi. Elle me dit qu'il nous faut divorcer, qu'il faut se rendre à l'évidence, qu'il n'est pas normal de mettre mes mains autour de son cou et faire mine de serrer, que sa sœur va l'héberger, qu'elle ne part pas sur un coup de tête, qu'elle me laisse le chat, qu'elle garde le livre d'or, qu'elle s'excuse d'en être là, que ce matin elle a souligné une phrase dans la Bible et que la phrase soulignée est très belle. Elle me fait lire la phrase. Je lui dis que si je ne connaissais de Jésus que cette seule phrase, je le mépriserais. Elle se lève et s'habille. Elle ne veut plus parler de Jésus. Elle plaide la fatigue et l'épuisement moral. Il est vital, lui semble-t-il,

de quitter l'appartement tout de suite. Je lui dis alors que Jade était un enfant de l'amour et elle me dit alors que c'est pour ça que c'est vital, qu'elle a besoin de partir. Elle dit qu'elle sait que ce n'est pas facile à comprendre, que c'est normal. Je dis que je comprends. Elle me demande si ça va quand même. Je dis que oui, qu'il y a quelques mois encore c'était important, maintenant cela m'indiffère. Elle ne dit rien. Elle me regarde. Elle me demande si je pense qu'il y a de la lâcheté. Moi il me semble bien qu'il y a de la lâcheté, mais je dis que non, il n'y a aucune lâcheté. Alors elle pleure et me serre dans ses bras avec une force qui me désarçonne complètement et elle s'en va en me laissant seul avec la moitié d'orange posée sur la table.

les néons rouges du théâtre et la foule compacte en file indienne, et le grand miroir hublot accroché au-dessus de mon radiateur. Il fait extrêmement chaud. Je ne porte que mon caleçon. Je tape le mot « hublot » sur le clavier noir. J'ai commencé à consigner une série d'impressions personnelles sur les trois années que je viens de passer. J'aurais pu commencer par son rire, ses pieds plats, son petit corps doux, l'épaisseur des cheveux, qu'il y a encore trois ans, elle était là, sur ce canapé, à trier les guirlandes, j'ai commencé par ça :

Deux heures après la mort de Jade, je me suis assis sur une chaise, dans le couloir, à côté de moi il y avait un revolver. J'ai appuyé sur ma tempe le canon du revolver dont le chargeur contenait six balles. J'ai attendu quelques minutes, le doigt sur la détente, puis j'ai reposé l'arme. J'ai eu peur de mourir. Je me suis dit hé, tu as peur de mourir, dans le fond tu veux vivre.



La bouée Ian Soliane

Cette édition électronique du livre

La bouée de Ian Soliane

a été réalisée le 21 février 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070136322 - Numéro d'édition : 238044).

Code Sodis : N51440 - ISBN : 9782072462474

Numéro d'édition : 238046.